



«Quand je pense, j'ai l'impression de marcher dans ma tête»

PHILOSOPHIE Se pourrait-il qu'on pense comme on marche? Le philosophe Roger-Pol Droit défend cette idée dans un livre de promenades avec le neurologue Yves Agid. Passionnant.

MICHEL AUDÉTAT

Quand Victor Hugo marchait, il se produisait un grand remue-ménage sous son crâne: «Il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau.» L'écrivain décrivait ainsi une expérience commune, que tout le monde peut avoir faite: la marche et la pensée paraissent liées d'une façon profonde et mystérieuse. Afin d'y voir plus clair, le philosophe Roger-Pol Droit et le neuro-

logue Yves Agid ont confronté leurs points de vue. Ils publient «Je marche donc je pense»: un livre à la fois sérieux, clair et léger, où les arguments s'échangent au grand air et au fil des quatre saisons. La marche et la pensée, c'est peut-être le plus vieux couple de l'histoire humaine...

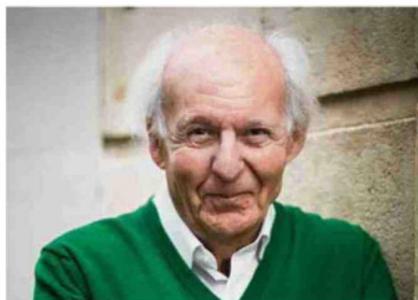
Comment en êtes-vous venu à vous interroger sur les liens entre la pensée et la marche?

Existe-t-il un lien entre la marche et la pensée qui pourrait avoir un ancrage neuronal? s'est interrogé Roger-Pol Droit (à dr.). C'est cette question que lui et son ami neurologue Yves Agid (à g.) explorent dans cet ouvrage. Bruno Levy/Divergence-images

En lisant les philosophes, je me suis aperçu qu'on peut distinguer deux grands groupes de penseurs. Ceux qui soutiennent, et ils sont nombreux, que la marche leur procure plus de capacités à penser. Et ceux qui n'en parlent pas, qui ne sont pas connus pour être des promeneurs, mais qui n'en sont pas moins des penseurs importants. Dans un précédent livre, «Comment marchent les philosophes» (Paulsen, 2016), je m'étais interrogé sur cette double tradition des philosophes. Est-ce juste une affaire de goûts si les uns exhibent leur rapport à la marche et les autres non? J'avais été frappé par le fait que les métaphores de la marche sont très présentes chez des philosophes qui marchent peu: par exemple Hegel, qui reste avant tout le philosophe de la «marche de l'histoire». Je ne crois pas que ce soit simplement une façon de s'exprimer. Je pense plutôt qu'il existe un lien entre les philosophes amateurs de marche et ceux qui parlent de la marche sans bouger. Mon hypothèse, dans ce nouveau livre, c'est qu'on ne marche pas seulement physiquement; on marche aussi dans sa tête. La pensée, et la pensée philosophique en particulier, présente des analogies structurelles avec la marche humaine.

Les philosophes marchent depuis l'Antiquité. Mais pas de la même manière?

Platon ou Aristote étaient en effet surnommés «péripatéticiens», c'est-à-dire «promeneurs» (en grec, «*peripateîn*» veut dire «déambuler»). Mais ce lien était avant tout culturel chez les philosophes grecs. Les Anciens avaient cette habitude de marcher, penser et parler en même temps. Ils le faisaient, mais sans le remarquer. C'était pour eux une chose normale, si je puis dire.



Astrid di Crollanza

«Il existe un lien profond entre cette singularité de la marche humaine et nos autres singularités que sont le langage articulé et la pensée abstraite.»

Quand les philosophes se sont-ils mis à parler de la marche?

À partir de la Renaissance. Toute une lignée de philosophes va alors reprendre cette tradition de la marche, mais en la revendiquant. Vous avez Montaigne qui dit penser d'abord avec ses jambes. Rousseau qui écrit: «La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées.» Kant qui se promenait chaque jour dans les rues de Königsberg. Ou encore Thomas Hobbes, qui avait fait placer un encrier dans le pommeau de sa canne. Ces philosophes ont revendiqué le mouvement de la marche comme stimulant, allant parfois jusqu'à le considérer comme la garantie d'une pensée authentique. Pour Nietzsche, il n'y a de vraie pensée que celle qui naît en marchant et de la marche.



Vous vous rangez parmi les philosophes marcheurs?

Oui, mais je n'irais pas jusqu'à dire que marcher me donne des idées. C'est plutôt après avoir marché que les idées me viennent. En revanche, j'ai très fortement l'impression de marcher dans ma tête quand j'essaie de suivre un fil d'idées. Je crois que la pensée est un mouvement. Elle m'apparaît comme une déambulation parmi les mots, les phrases, les idées.

Penser serait une façon de marcher?

Le chevalier de Jaucourt, un des collaborateurs de l'«Encyclopédie», avait remarqué dès le XVIII^e siècle que la marche humaine est un déséquilibre permanent. C'est une sorte de chute toujours rattrapée: pour avancer, vous devez perpétuellement vous faire tomber et vous empêcher de tomber. Or, je crois que la pensée passe par des étapes analogues. Lorsqu'on réfléchit, on met en cause ses idées au risque de tout voir s'effondrer. Et l'on se rattrape avec une autre hypothèse que l'on va à nouveau mettre en cause pour avancer: penser, c'est déséquilibrer ses convictions. Je me suis donc demandé s'il existe un lien entre la marche et la pensée qui pourrait avoir un ancrage neuronal. J'ai posé la question à mon ami Yves Agid

au cours de nos conversations. Cette hypothèse n'est-elle qu'un délire de philosophe? Ou est-il possible de l'étayer d'un point de vue scientifique? Sa réponse de neurologue a été que rien ne l'interdit.

Cette manière de marcher caractérise l'être humain. Elle nous a détachés de l'animalité?

Vaste question! C'est vrai, nous sommes aujourd'hui la seule espèce vivante à nous déplacer de cette façon. Il existe bien sûr des animaux capables de se dresser. Les ours ou les grands singes par exemple. Mais le temps qu'ils passent à se déplacer debout est très faible par rapport à celui qu'ils consacrent à la marche à quatre pattes. Comment cette caractéristique humaine est-elle liée au langage, au dévelop-

pement du cerveau, à la capacité de penser par notions abstraites? Yves Agid et moi abordons ces questions avec l'idée que c'est un peu le problème de la poule et de l'œuf. On peut envisager que le cerveau se serait développé et qu'il aurait rendu la station debout possible ou nécessaire. Mais c'est généralement la seconde hypothèse qui est retenue: notre cerveau se serait développé parce que nous nous serions redressés, libérant ainsi nos mains. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il existe un lien profond entre cette singularité de la marche humaine et nos autres singularités que sont le langage articulé et la pensée abstraite.

Il est important qu'un philosophe et un scientifique dialoguent sur ces sujets?

Dans l'histoire, le dialogue entre science et philosophie a été souvent très fécond. Socrate s'entretenait avec le mathématicien Thalès. Aristote a écrit un traité de physique. Leibniz a inventé le calcul intégral en même temps que son système métaphysique. Jusqu'au siècle des Lumières inclus, la circulation entre science et philosophie a été intense et permanente. Aujourd'hui, il existe toujours des philosophes des sciences. Mais il manque une confrontation que je souhaiterais plus «charnelle». La différence des regards, lorsqu'on essaie de la prendre en compte, est en elle-même très instructive.

L'engouement pour la marche tient aujourd'hui du «phénomène de société». Cela intéresse le philosophe?

Oui, bien sûr! Nous avons sans doute besoin de retrouver la lenteur de la marche dans une société marquée par l'accélération. On redécouvre ainsi la marche comme un acte d'une humilité absolue. Le marcheur ne peut pas faire grand-chose, sinon mettre un pas devant l'autre, et il est en quelque sorte réduit à la seule force de son corps. Mais quand il se retourne, au bout d'une heure ou deux, il aperçoit tout le chemin qu'il a parcouru. Et s'il est en montagne, il voit le dénivelé. Il y a là quelque chose qui nous rend à une condition humaine, ter-

restre, qui peut être à la fois finie et infinie dans ses déambulations. En nous plongeant dans les paysages, la marche nous réancree dans le terrestre alors que notre époque nous en éloigne beaucoup.

Votre livre se présente comme une suite de promenades au fil des saisons. Laquelle préférez-vous pour marcher?

L'été, de très loin. Je suis extrêmement frileux mais je supporte très bien les grandes chaleurs. Le plus délicieux, pour moi, est de marcher l'été sur une plage quand souffle un vent tiède.



À LIRE

**«Je marche donc je pense»,
Roger-Pol Droit et Yves Agid,
Albin Michel, 224 p.**



**«La pensée
est un
mouvement.
Elle
m'apparaît
comme
une déambu-
lation parmi
les mots,
les phrases,
les idées.»**



Platon et Aristote devisent en marchant. Détail de «L'école d'Athènes», fresque de Raphaël (1509-1511) au Vatican. Shutterstock

L'histoire de l'humanité s'est faite avec ses pieds

La marche de l'histoire, c'est beaucoup l'histoire de la marche. Il y a belle lurette, l'humanité s'est mise en marche pour conquérir des territoires, pour explorer des mondes inconnus, mais aussi pour défendre des causes qu'elle estimait justes: «marche du sel» de Gandhi contre la colonisation britannique de l'Inde (1930), marche pour les droits civiques des Noirs aux États-Unis (1963)... Ajoutons que les grandes religions n'ont jamais manqué de bons marcheurs: Abraham, Bouddha ou Jésus. Mais le commun des mortels n'est pas en reste, rien n'étant au fond

plus égalitaire et plus démocratique que la marche. Prophètes, passants ou promeneurs, nous faisons tous l'histoire avec nos pieds.

Dans des sociétés assises comme la nôtre, la marche retrouve aujourd'hui de la fraîcheur. On sait l'engouement pour la randonnée. Et on ne compte plus les récits de marche qui paraissent. Le marcheur a la cote: on parle désormais d'un «phénomène de société». Emmanuel Macron l'a bien senti quand il a nommé En Marche! le mouvement qui l'a amené à la présidence de la République en 2017 (devenu ensuite La République En Marche).

Ce qu'on observe aussi, c'est que la marche intéresse de plus en plus les sciences humaines. Prenez par exemple l'historien Antoine de Baecque qui lui a consacré plusieurs ouvrages - dont une très intéressante «Histoire de la marche» (Perrin/France Culture, 2016). Ou l'anthropologue David le Breton qui multiplie les livres faisant l'éloge de ses bienfaits - comme «Marcher la vie» qui est le dernier en date (Métaillé, 2020). S'effectuant un pas après l'autre, la marche est une activité des plus modestes. Mais on semble encore loin d'en avoir fait le tour. M. A.